

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Essai

Sébastien Dulude, Valérie Lebrun, Samuel Mercier, Marie-Ève Sévigny and Evelyne Ferron

Number 171, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89013ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S., Lebrun, V., Mercier, S., Sévigny, M.-È. & Ferron, E. (2018). Review of [Essai]. *Lettres québécoises*, (171), 64–70.

Orphée radotant à la taverne

Sébastien Dulude

« Qui a décidé que Rimbaud était important ? Ni toi, ni moi. On se le fait imposer. Je ne déteste pas ce qu'il écrit évidemment, mais Rimbaud c'est bon pour Francœur, c'est un waiter de la littérature. »
Denis Vanier, *Lettres québécoises*, n° 21, 1981.

Entreprise noble et nécessaire que celle de vouloir faire lire la poésie. Tristement, l'occasion est manquée de nous en transmettre la passion. Jean-François Poupart a beau nous prévenir et s'en excuser (« Je ne parle d'aucun poète vivant, d'aucun de ceux que j'ai publiés et peut-être d'une ou deux poètes [femmes] »), on ne trouvera rien dans ce court essai pour donner envie de lire la poésie vivante (et encore moins naissante), certainement la plus à même de susciter la curiosité des non-lecteurs à découvrir le genre. Non que je doute que Poupart ait su influencer plusieurs générations d'étudiant-es à découvrir la poésie et apprendre à l'apprécier, puisqu'il l'a fait et le fait toujours. Mais il y a une marge entre donner des cours passionnés et passionnants devant une classe et offrir pour argument cet essai tourné vers des splendeurs anciennes.

Bien sûr, Baudelaire, Rimbaud, Novalis, Racine, bien sûr. On doit les enseigner – et je sais d'expérience que certain-es jeunes apprenant-es préfèrent la métrique rassurante et les formes fixes comme prise ferme sur le texte poétique. Je ne contesterais même pas, par ailleurs, que la poésie contemporaine doive être comprise à l'aune des grands maîtres qui ont façonné la modernité. Encore faut-il s'y rendre, au contemporain, et voilà l'angle mort de cet ouvrage, tout bien intentionné soit-il, qui nous ressert une vision essentialiste et romantisée à l'extrême de la poésie, et qui ne saurait moins m'émouvoir. Il me tarde de lire un plaidoyer pour la poésie qui n'use pas de la sempiternelle fascination pour le mythe du poète voleur de feu.

Lyre et délire

La méthode de Poupart est aussi simple qu'inefficace, et se caricature ainsi : un extrait de poème, annoncé comme un chef-d'œuvre, est présenté et suivi d'un commentaire sommaire, du type *n'est-ce pas que cela est transcendant*. Le jeune lecteur réfractaire à toute autorité que j'étais à dix-sept ans n'aurait été que peu impressionné par ces pétitions de principe – à moins que le charisme du professeur ait agi sur ma perception, mais c'est une autre question : nous ne sommes pas ici en cours.

On ne pourra certes reprocher à ces envolées péremptoires de manquer de conviction, mais cela suffit-il jamais ?

Je vous donne à lire trois poèmes illustrant, selon moi, les hautes sphères où parfois l'esprit humain peut aller. Ils furent volés à une cité mystérieuse qu'on pourrait nommer l'imagination absolue et, comme les pilleurs des tombeaux des pharaons, leurs auteurs ont subi après coup un effondrement spirituel, sorte de punition divine pour s'être nimbés d'orgueil en dévoilant un tel secret.

Suivent des poèmes de Poe, Nerval et Rimbaud, effectivement fort beaux. Leur analyse est considérablement moins convaincante.

« Cité mystérieuse », « imagination absolue », « punition divine », « secret » : il m'a été pénible de poursuivre ma lecture après ce passage aussi dépourvu de potentiel éclairant pour rallier des lecteurs au poétique. Il suffit d'appliquer cette conception essentialiste de la poésie – qui suppose que le Poème préexiste dans un éther bien gardé que seul le véritable Poète sait atteindre – à l'œuvre d'une Nicole Brossard, d'une Louise Dupré ou d'un Baron Marc-André Lévesque pour en mesurer l'absurdité. Si l'image du poète maudit peut effectivement séduire à l'adolescence, elle apparaît particulièrement surannée comme porte d'entrée (« clé ouvrant aux grands voyages de la poésie », espère l'auteur) aux quelque cent cinquante années de poésie qui ont suivi le Parnasse, la décadence et le symbolisme. Il faudrait pouvoir revenir du mythe orphique – mais affirmant cela, je me révèle inévitablement comme le « poète universitaire », qui « tamise, exclut, quantifie et note la poésie », selon Poupart.

La suite est tissée à l'avenant, montrant de manière évidente ses coutures, qui soulignent la disparité des chapitres et leur effet de collages, pire écueil du recueil d'essais, qui n'est pas esquivé. Un billet polémique, très court, sur la création poétique à l'université n'est pas dénué d'intérêt, mais il est inséré à la va-comme-je-te-pousse dans le livre. En quoi, par ailleurs, éclaire-t-il le sujet du livre ? La question demeure entière. Semblablement, le chapitre sur Breton est un bel hommage à ce singulier défricheur d'images, mais l'égarément du propos à son sujet (Breton parisien comme Lou Reed était new-yorkais ?) ne se justifie pas même d'un emprunt aux manières surréalistes. L'ouvrage se clôt sur des morceaux choisis d'entretiens menés par Poupart avec Yves Bonnefoy (1923-2016), maître à penser du premier. Disproportionnée en longueur (et dont l'intégralité avait déjà été publiée en 1998), la section, qui sert d'abord à établir la connivence entre deux hommes partageant une vision commune de la poésie, s'avère néanmoins la plus intéressante. Bonnefoy se rappelle à nous comme un penseur sensible aux enjeux qui m'apparaissent plus réels pour appréhender la poésie. C'est bienvenu.

Je me croise les doigts pour qu'un second tome annoncé, « moins disparate, moins emporté », soit publié rapidement, afin de limiter le gâchis. ♦



☆☆
Jean-François Poupart
Lire la poésie
Montréal, Poètes de brousse
2018, 136 p., 18 \$

L'envie, avec elles, de vivre grande

Valérie Lebrun

Il ne s'agit pas de chercher ce qu'il reste en 2018 des dimanches de 1988, mais de continuer à inventer ce que suscite, en tout temps, *l'envie de vivre grande*.

1988-2018 : On pourrait croire que sous ces dates gît le féminisme, mais non. Sortons nos langues et embrassons le cliché en répétant en chœur que le féminisme n'est pas mort. Jetons notre dévolu sur l'idée qu'il n'a jamais été aussi fort ! Et que la réédition de *La théorie, un dimanche*, trente ans plus tard, n'est pas l'occasion de faire demi-tour en décortiquant ce qui y serait encore « actuel » parce que, vraiment, c'est du temps perdu. La réédition dit une chose, et cette chose est simple : Bersianik, Brossard, Cotnoir, Dupré, Scott et vous, Théoret, nous avons envie de vous lire.

Une pensée de la réunion

Dans une préface qui avoue son affection à ces femmes qui font du féminisme un lieu de littérature, Martine Delvaux écrit : « Il faut faire confiance à la pluralité, à notre diversité. Tout comme il faut faire confiance à ce qui est désorganisé, à ce qui se cherche, à tout ce qui fait, sans relâche, dans le paradoxe et le chaos, le féminisme. » Faire appel à Delvaux me semble être ici une manière pour les éditions du Remue-ménage de redire le geste subtil de la réunion qui est à l'origine même de *La théorie, un dimanche*. Une réunion qui ne serait pas celle des générations, mais de femmes qui portent ce qu'il y a de vibrant et de radical dans cette pensée, « qui privilégie la fréquentation des femmes par les femmes, les femmes hantées par d'autres femmes ».

En 1988, elles ont un peu plus de quarante ans, Delvaux en a vingt et moi, je viens de naître. Dix-huit ans plus tard, j'étudie au cégep où Carole David, Élise Turcotte et Guylaine Massoutre enseignent, et je cherche désespérément un recueil introuvable, pour éviter de travailler sur l'un des dix livres écrits par des hommes que propose un enseignant infect qui se plaît à nous parler, chaque semaine, de la virilité des hommes de lettres. Ce recueil, que je finis par trouver dans la collection nationale de la Bibliothèque et archives nationales du Québec, s'intitule *Nécessaire putain* et est signé France Théoret, que je ne connais pas encore. Le titre me fait penser au récit de Nelly Arcan, que mes amies et moi adorons, et tout de suite, de cette première affection en naîtra une autre, plus forte encore, pour l'œuvre de Théoret.

« Certaines femmes qui m'ont précédée me fascinent », écrit Théoret dans *La théorie, un dimanche*, « ce que je sais d'elles fonde ma mémoire ». Affirmant sa passion pour Simone de Beauvoir – « depuis la raison d'être de certains mots jusqu'à leur incarnation dans l'écriture » – et ce qui dans sa pensée « [l]'inclut et [la] dépasse tout à la fois », Théoret fait de la lecture des autres femmes une ligne de front pour l'action féministe. Si Delvaux écrit, en préface, qu'elle « aime savoir que nous avons des classiques féministes, des voix de femmes qui traversent notre temps et notre lieu à nous », j'aime que cet amour se traduise par la délicatesse des yeux qui lisent, des yeux qui cherchent, des mains qui s'agrippent aux livres quand les mots d'une autre tiennent en

haleine. Par la générosité, aussi, qu'ont les éditrices d'offrir une seconde vie aux textes qui détonnent et qui ne font heureusement pas consensus.

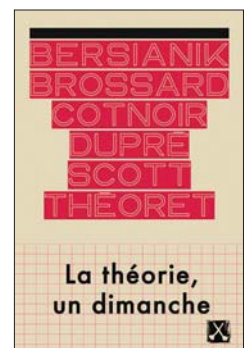
Souscrire à la nécessité

Les questions qu'accompagne la réédition d'un ouvrage aussi chargé (d'histoire et d'enjeux politiques) et provocant (notamment à l'aune des problématiques identitaires et philosophiques queer) prouvent combien le féminisme est avant tout l'occasion de reprendre, de multiplier et d'enrichir les dialogues sans se complaire dans la nostalgie ni d'exiger des femmes qui écrivent qu'elles soient tout le temps parfaites. L'écriture est une manière de s'engager, de tester des limites. Elle n'est pas un rempart, et encore moins un bouclier. L'écriture encaisse autant qu'elle accuse les coups et ce que répète *La théorie, un dimanche* – malgré son organisation par chapitres bien distincts, signés individuellement – c'est qu'écrire, tout comme lire, requiert l'effort de se situer. Non d'atteindre un idéal.

Je ne sais plus ce qui fait d'un classique un classique, mais j'aime l'idée qu'avance Bersianik qu'on puisse cesser de voir la littérature (ou la critique) comme une science exacte puisque « [c]omme dans tous les codes, chacune des règles qu'elle se donne peut être contournée, détournée. » *La théorie, un dimanche* se présente sous le signe du partage, de la continuité et du devenir. Sans perdre de vue le passé (mais sans s'y accrocher non plus), elle est une invitation à regarder plus loin : du côté des femmes et des autres qui sont pour elles des alliés. « Parce que le féminisme est un lieu où les femmes découvrent enfin la joie d'exister au présent », *La théorie, un dimanche*, en tant que livre, permet de se balader d'hier à aujourd'hui ; de s'amuser à inventer le futur. À y croire aussi. Il nous fait prendre la mesure de « l'honnêteté », de la « concentration », de la « critique » et du « risque » qui animent, à différents degrés, l'écriture féministe. Il invite à entendre, à ne pas oublier, ces « femmes de désir pour qui l'écriture est une nécessité ». ♦

☆☆☆☆

Louky Bersianik, Nicole Brossard,
Louise Cotnoir, Louise Dupré,
Gail Scott, France Théoret
La théorie, un dimanche
Montréal, Remue-Ménage
2018 [1988], 208 p., 21,95 \$



Doug Archibald avait raison

Samuel Mercier

L'autobiographie est un genre qui suppose un accord tacite de vérité entre l'auteur et le lecteur. Les mémoires de Jacques Godbout viennent travailler les limites de ce pacte implicite.

Doug Archibald, philosophe sous-estimé et père d'un écrivain saguenéen à succès, a inventé – ou peut-être volé – une maxime qui s'applique merveilleusement bien à notre époque de confessions en ligne : « Si t'en parles, c'est que c'est pas vrai. » Vous essayerez de l'appliquer la prochaine fois que vous verrez passer sur Facebook la réplique formidable qu'a dite l'enfant de quelqu'un ou l'action si vertueuse qu'a posée un de vos « amis » des réseaux : s'ils en parlent, c'est que ce n'est probablement pas vrai. Le doute systématique est un baume sur notre vivre ensemble de plus en plus insupportable, surtout depuis que nous vivons tous les uns sur les autres virtuellement.

On aurait envie d'appliquer la même logique à la dernière (du moins, on l'imagine) autobiographie de Jacques Godbout intitulée *De l'avantage d'être né* et publiée au Boréal en mai dernier. Allez ! Je vous jure que je n'ai pas inventé ce titre qui n'a rien pour redorer la réputation d'égoïsme de Godbout. D'ailleurs, les mauvaises blagues pleuvaient au moment de la sortie du livre. « Jacques Godbout écrit enfin un livre sur le sujet qui lui tient le plus à cœur : lui-même », écrivait ailleurs une langue de vipère de ma connaissance numérique.

À triompher sans gloire...

Mais il n'y a rien de drôle à rire de Godbout tant c'est devenu facile. Le bougre a des habitudes un peu princières et on l'imagine souvent s'attribuer à lui-même l'avènement de la Révolution tranquille. Mais n'allons pas rigoler tout de suite, au risque de se faire taxer d'« âgisme » par le principal intéressé, comme ç'a été le cas de notre collègue lettres-québécois, Jean-François Nadeau, à la page 248 (c'est vrai qu'il l'est un peu, mais quand même).

Il y a, dans les faits, du plaisir à prendre en lisant l'autobiographie de Godbout. Pas tant pour le retour sur l'œuvre romanesque, dont on garde moins de souvenirs, que pour ses pérégrinations à l'ONF et le retour sur certains de ses meilleurs films comme *L'affaire Norman William* ou *Alias William James*. Godbout a été de tous les combats du monde culturel depuis les années 1960 et donne l'impression d'avoir connu et croisé tout le monde.

Bien sûr, certains passages gênent un peu, notamment lorsqu'il est question d'Haïti où « le vaudou, qui permet au peuple d'accepter ses souffrances, reste la raison profonde d'un manque d'initiatives politiques pour accéder au xx^e siècle ». D'autres moments, en Éthiopie, font franchement *Tintin au Congo*, comme quand il parle des « traits plus négroïdes » des Galas et du « type sémite, couleur chocolat au lait » des Amahras « doués pour l'administration », ou qu'il raconte comment il a abattu un babouin pour ajuster sa mire, mais il faut croire que tout cela était d'« époque » comme on se plaît souvent à le dire.

Godbout reste, qu'on le veuille ou non, un témoin privilégié de son temps qui a suivi de près la fin du duplessisme, l'arrivée

de Lesage au pouvoir, la montée de l'indépendantisme dans un moment d'effervescence culturelle. Il a vu de près le développement de la littérature et du cinéma québécois, et de leur système subventionnaire, il a été au cœur de ce réseau de créateurs, mais quelques problèmes demeurent.

Capitaine Bonhomme

D'abord, comme l'annonce le titre de Godbout, ce livre est le compte rendu d'une vie de privilégié. Bien né, bien éduqué, chanceux comme un bossu, il en devient presque difficile de ne pas lui souhaiter ne serait-ce qu'un petit malheur. Jacques Godbout est de cette génération où ceux qui étaient de bonne extraction pouvaient tout avoir, et il ne se prive pas de nous le rappeler, passant de poste de cinéaste en poste de direction, filant des emplois à ses amis qui lui refilaient des contrats ensuite. Du point de vue d'une génération qui en arrache au xx^e siècle à se trouver ne serait-ce qu'un emploi temporaire décent, ou à recevoir un maigre cachet pour un article, le lire en train de fanfaronner donne sérieusement envie de l'inviter à prendre un café, de ne pas se pointer, et d'en profiter pour aller voler chez lui, à Outremont.

Ensuite, il y a des problèmes emmerdants pour une autobiographie, qui suppose une sorte de pacte de vérité avec le lecteur. Godbout est centré sur son expérience, avare de détails, et il est souvent tentant de ne pas le croire. Une controverse avait d'ailleurs éclaté en mars dernier dans *Le Devoir* au sujet de son traitement de Gaston Miron, qu'il accusait d'avoir proféré des commentaires désobligeants à l'égard des immigrants, mais il me semble que ce n'est pas que ce passage qui pose problème.

Certains règlements de comptes sont carrément pathétiques, comme lorsqu'il dénigre *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais ou l'œuvre de Michel Tremblay. D'autres encore sont si centrés sur lui qu'ils semblent peu fiables, comme lorsqu'il parle d'un conflit avec Daniel Pinard, alors directeur de la production française de l'ONF, parce que Godbout serait « indifférent au fait que [Pinard] est homosexuel ». Il ne s'agit que d'un exemple, mais d'autres règlements de comptes ou anecdotes laissent planer ce doute. Et, comme dirait Doug Archibald : s'il en parle...♦



☆☆

Jacques Godbout

De l'avantage d'être né

Montréal, Boréal

2018, 288 p., 2795 \$

Les sociologues lisent-ils autre chose que leur fil Facebook ?

Samuel Mercier

Le manifeste des parvenus de Julia Posca, malgré quelques traits bien envoyés, manque du tonus que son titre appelle, pour rester dans une critique souvent entendue du Québec néo-libéral.

Internet a généralisé une forme littéraire qu'il serait possible d'appeler la réponse à l'idiot. Pour verser dans ce genre littéraire, il suffit de trouver un idiot qui écrit des idioties (cela n'a rien pour surprendre, c'est souvent même son travail), et de se fendre d'une réponse astucieuse à l'un de ses textes (souvent sous forme de lettre) pour se montrer plus malin que lui. Allumez votre Facebook, vous en trouverez au moins quinze. Le problème, c'est qu'un texte est rarement meilleur que sa matière première, et que, de réponse à l'idiot en réponse à l'idiot, on en vient à se demander si nous ne sommes pas tous collectivement en train de devenir des idiots.

Un même sentiment émerge par moments à la lecture du *Manifeste des parvenus* de Julia Posca, un essai paru chez Lux, qui aurait pu s'extraire d'une critique déjà entendue du manifeste *Pour un Québec lucide* et du néolibéralisme, mais qui n'y parvient pas entièrement.

Un départ canon

Il faut reconnaître que Posca démarre sur les chapeaux de roues avec une anecdote à propos de Marc Bibeau – ancien argentier du Parti libéral et entrepreneur dans le béton (ça ne s'invente pas) – et d'une fondation pour aider les enfants, pour laquelle il aurait amassé plus de 2,5 millions de dollars en un seul événement. La description habile de cette hypocrisie des puissants réunis autour d'une bonne cause générique devient révélatrice d'un pouvoir cynique, où cette espèce quelque peu méprisable du bourgeois de province joue le jeu du pouvoir entre ministres, députés et autres marchands de cailloux. « L'élite politique et l'élite économique se fréquentent à la frontière de la légalité, dans un no man's land juridique et moral où les accords privés et les connivences personnelles tiennent lieu de normes de conduite », écrit Posca avec justesse.

L'autrice en vient à jeter les bases du fonctionnement de cette élite provinciale en six commandements : « 1) L'argent tu honoreras ; 2) À plus petit que toi, tu ne t'intéresseras pas ; 3) Une économie de dirigeants, tu bâtiras ; 4) Par l'impôt, tu ne te laisseras pas dérober ; 5) Le Bien, tu convoiteras ; 6) La réalité de la vie, c'est l'entreprise privée. » Chacun de ces commandements devient ensuite un chapitre de ce qui constitue, vous l'aurez compris, un manifeste des parvenus.

L'idée de se servir de l'ironie pour dénoncer la petitesse de nos élites économiques locales serait excellente si, justement, on ne l'échappait pas en cours de route. En fait, le problème de l'essai de Posca est justement d'être plus un essai qu'un manifeste,

genre qui aurait demandé plus d'éclat et de pompe. Alors que les commandements appelaient à pousser plus loin la logique des parvenus, la critique se pointe sans cesse au détour, et vient désamorcer le mécanisme proposé au départ. Ce ne sont pas les parvenus qui parlent, mais bien Posca qui tire les ficelles.

Du déjà lu

L'ironie est dure à manier, et rares sont les auteurs qui y parviennent bien. Posca semble incapable de tenir le pari qu'elle se lance, celui de transmettre le discours des parvenus sans sourciller, et ce problème s'aggrave dans la deuxième partie alors qu'elle écrit sa propre réponse aux « parvenus ». Il pourrait être amusant d'avoir cette structure en deux parties, si Posca ne s'était pas déjà répondu à elle-même dans la première.

Ça se gâte un peu plus quand on considère les sources déficientes de Posca (*La Presse*, *Le Devoir*, le *Journal de Montréal*, essentiellement), qui ne sont pas là pour arranger la réputation des sociologues d'être des spécialistes de tout et de n'importe quoi. Commentaires, commentaires... Un peu de terrain aurait été plus souhaitable qu'une revue de presse, et je doute que quiconque ne sorte grandi de la déconstruction d'articles de Richard Martineau, de Sophie Durocher ou de ce grand flanc-mou de Pierre-Yves McSween.

Malgré ces défauts, les leçons (c'est comme ça qu'elle les nomme) qui terminent le *Manifeste des parvenus* offrent une lecture, simplifiée mais claire, de la transition qui s'est opérée avec une Révolution tranquille accaparée finalement par le Québec inc. On imaginerait bien des extraits circuler dans les cours de cégep comme amorce de discussion mais, quant à l'ensemble, il en ressort un vague sentiment d'avoir déjà lu ça quelque part. ♦



☆☆☆

Julia Posca

Le manifeste des parvenus.
Le think big des pense-petit

Montréal, Lux
2018, 152 p., 19,95 \$

Le volant du voleur

Marie-Ève Sévigny

Un brûlot efficace et choquant, qui reste cependant dans l'émotion au détriment de la rigueur historique.

Ancien journaliste (*La Presse*, *Le Jour*, *L'actualité*) et chroniqueur (*Le Devoir*) politique, Pierre Godin a livré, il y a une vingtaine d'années, une volumineuse biographie de René Lévesque (1994-2001). N'ayant visiblement pas perdu le don du récit et de l'analyse, il s'intéresse cette fois-ci au pouvoir sous Jean Charest (2003-2012). Il faut avouer que « le pire gouvernement jamais vu dans l'histoire du Québec depuis le gouvernement de Louis-Alexandre Taschereau », selon les mots du député péquiste Bertrand St-Arnaud, attendait son bilan. Un devoir de mémoire nécessaire, une forte nausée à chaque page, malgré la plume alerte et piquante de l'auteur.

« L'industrie de la corruption »

Godin a le sens du portrait, ainsi que la mémoire fine. Conséquemment nous rappelle-t-il que, ministre d'État à la Condition physique et au Sport amateur dans le gouvernement Mulroney, John James Charest est écarté du cabinet en 1990 pour avoir fait pression sur le juge Yvan A. Macerola. La claque sur les doigts, loin de lui inspirer un chemin de Damas, lui apprendra à raffiner ses méthodes — et Godin n'oubliera aucun des gestes de Jean Charest au service du Bien commun : prime salariale secrète alors qu'il est premier ministre (75 000 \$), « ministres à cent mille dollars » aux cocktails hautement lucratifs, collusion dans la nomination des juges québécois, corruption dans l'octroi des contrats publics de construction, monnayage de places en CPE — toujours sur fond de financement occulte du PLQ. Le journaliste sait sortir les meilleurs squelettes du placard, rappelant par exemple ce 5 décembre 2010 où, à l'émission *Tout le monde en parle*, questionné sur un dossier lié à l'industrie de la construction, Jean Charest avait échappé un lapsus révélateur : « l'industrie de la corruption ». On se rappellera que sous le gouvernement Charest, les lapsus répétés de ses ministres ont à ce point trahi les financements douteux du PLQ qu'ils ont déclenché une enquête du Directeur général des élections².

La « juste part » des mandarins

Le deuxième chapitre est sans doute le plus fort du livre. Pierre Godin rappelle que les « années Charest », comme on pourrait les nommer, s'inscrivent dans une cupidité croissante (et de moins en moins dissimulée) des grandes fortunes mondiales. C'est l'époque de la déréglementation bancaire, qui mènera à la crise de 2008. Au Québec, les mandarins de la fonction publique s'autorisent une véritable « orgie salariale », goinfre à laquelle les grands succombent sans gêne, au détriment de la santé économique de l'État. Godin démonte soigneusement le mécanisme de « l'idéologie antiétatiste » du gouvernement Charest, en butte à l'État providence, « ce "modèle" compatissant jugé trop onéreux par les riches ». Le cynisme sera poussé à l'extrême quand Raymond Bachand imposera une taxe santé de deux cents dollars aux plus riches comme aux plus pauvres, alléguant que le citoyen doit faire sa « juste part ». L'absence de compassion, on le sait, culminera

jusqu'à la violence d'État lors de la crise étudiante du printemps 2012.

Entre le brûlot et l'essai politique

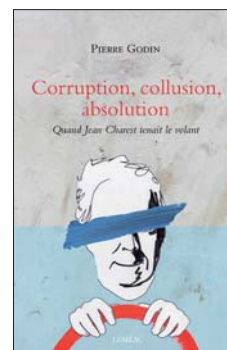
L'essai dresse le portrait de chacun des « ministres à cent mille dollars », ces Line Beauchamp, Julie Boulet, Michelle Courchesne, Nathalie Normandeau, Tony Tomassi que la Commission Charbonneau rassembla durant plusieurs semaines de mauvaise télévision. Mais les anecdotes, foisonnantes, concernent tous les partis. Godin rappelle entre autres combien Pauline Marois brilla comme cheffe de l'opposition, ne laissant aucun répit au premier ministre. L'auteur ne cache pas son admiration pour la « Dame de béton », parfois même au détriment de la réalité. Ainsi, les députés péquistes démissionnaires de juin 2011 (Jean-Martin Aussant, Lise Beaudoin, Pierre Curzi et Lisette Lapointe) seront-ils ravis d'apprendre que c'est en fait Pauline Marois qui les « expulsa de son parti ». Aucune mention de la fameuse loi 204 qui avait mis le feu aux poudres par ses positions antidémocratiques. Pour Godin, les quatre insoumis sont des « cafards », et Pauline a bien « nettoyé la maison ». On ne peut s'empêcher de sourire devant l'aveuglement partisan.

La façon dont l'essai de Godin passe allègrement des faits à la subjectivité est d'ailleurs ce qui nuit à l'exercice : le mélange des genres, entre le brûlot et l'essai politique, nuit à la fiabilité du document. À l'instar de Louise Beaudoin face à la biographie de René Lévesque, il est difficile de ne pas ressentir un malaise devant « l'absence systématique de références directes », un mélange de « témoignages et documents [...] qui rend impossible pour le lecteur de savoir précisément d'où viennent les informations et impressions retenues.³ » Le véritable travail de journaliste (d'historien ?) sur le sujet reste encore à faire. ♦

1. Martin Ouellet, « Le PQ compare le gouvernement Charest à celui de Taschereau », *La Presse canadienne*, 13 mai 2010.

2. Antoine Robitaille, « Lapsus en série : le DGE enquête », *Le Devoir*, 6 mai 2010.

3. Louise Beaudoin, « Biographie — Pierre Godin est passé à côté du vrai René Lévesque », *Le Devoir*, 11 février 2006.



☆☆☆

Pierre Godin

Corruption, collusion, absoluton.
Quand Jean Charest tenait le volant

Montréal, Leméac

2018, 368 p., 25,95 \$

Terre des hommes

Marie-Ève Sévigny

La correspondance fraternelle des journalistes Frédéric et Jasmin Lavoie expose la partie empoisonnée du monde, celle qui paie le prix de notre opulence.

Métier paradoxal que celui du correspondant de guerre. Il traque dans la violence la survie quotidienne, comme on extirpe le noyau du fruit pourri. Face à la complexité des sujets, l'écriture permet la lenteur et le recul nécessaires à la compréhension du lecteur, et surtout à sa sensibilité. À cet égard, le journaliste et écrivain Frédéric Lavoie nous comble depuis quelques années (*Ukraine à fragmentation*, 2015 ; *Avant l'après. Voyages à Cuba avec Georges Orwell*, 2018 ; tous deux à La Peuplade). Sa correspondance (2016-2017) avec son cadet Jasmin, journaliste pour ARTE et France 24, explore l'Inde et le Pakistan, frères ennemis depuis leur partition en 1947. Une posture d'écriture intéressante, où le sang se partage, dans tous les sens du terme.

Connaître : naître avec

Les premières lettres entre les frères manifestent un écart d'expériences, le plus jeune trépigant de quitter sa Petite-Patrie pour sauter dans l'action, dans le sillage de son aîné. Cette hâte de laisser derrière soi le pays heureux pourrait faire sourcilier – choisir de vivre la guerre, l'extrême misère, l'obscurantisme religieux, la ségrégation sexuelle reste un luxe de privilégié – si elle ne guidait pas si bien le lecteur, lui-même néophyte en la matière. Avec Jasmin, le dépaysement conscientise. Frédéric, qui n'en est pas à sa première mousson, se fait plus philosophe, espérant « *absorber un nouvel environnement plutôt que d'y arriver démuni et de n'avoir d'autre choix que de [s]e laisser absorber par celui-ci* ». Mais, sans emprunter la même route, les deux frères nourrissent le même rêve : connaître. Ou, pour employer les mots de Frédéric : « Me faire violence pour mieux grandir. »

Dessiller les yeux du lecteur

Car le livre dessille les yeux du lecteur sur l'autre hémisphère du monde, qui sue à fabriquer le confort occidental *made for Costco*. Aucun didactisme dans la démarche, tout se déballe dans l'intimité truquée d'une correspondance destinée à être publiée, qui transgresse la neutralité journalistique par la confiance fraternelle. Ainsi la politique indienne de démonétisation du gouvernement Modi, soi-disant établie pour assainir le pays de sa corruption, est-elle perçue par Frédéric comme une nouvelle épreuve pour les plus pauvres ; la cérémonie de fermeture de la frontière entre l'Inde et le Pakistan, mise en scène comme une partie sportive, est représentée par Jasmin dans toute son absurdité. Leurs mises en situation, souvent surprenantes, parviennent à saisir l'instant où tout bascule – et ce, simultanément, peu importe le continent :

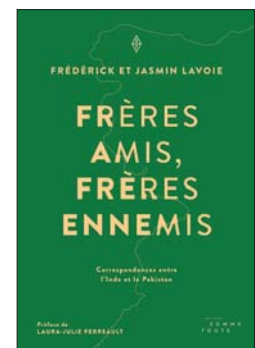
Quand nous sommes montés dans l'autobus tôt le lendemain [...], [écrit Frédéric,] Hillary Clinton était à quelques heures de devenir la première présidente des États-Unis et nous avions dans les poches l'équivalent d'un peu plus de 400 roupies en coupures toujours valides, en plus de nos 8000 roupies en billets désuets. En arrivant à Panchgani six heures plus tard, Donald J. Trump avait prononcé

son discours de victoire, nos réserves avaient diminué de 40 roupies, à cause d'un chai bu à une halte routière, et l'avenir s'était soudainement transformé en un temps hautement angoissant.

Le monde n'est pas si loin

Les pérégrinations des frères Lavoie, entre Londres, Kaboul et le Qatar, Cuba, le Bangladesh et le Cachemire, ont le grand intérêt de nous révéler un Occident et un Orient beaucoup plus interreliés que le Québécois moyen ne se l'imagine depuis son tout-inclus-cinq-étoiles. Lutte contre la montée des eaux, intimidation de la presse, attentats omniprésents, inégalités sociales, fanatisme religieux – mais aussi, fascination pour un autre ordre du monde, moins consumériste, moins protégé, parfois plus significatif. Si le contraste est abyssal entre la tranquillité d'un café de Chicoutimi et un Starbuck de Bombay, les allers et retours des deux frères réunissent par leur humanité ces deux mondes étrangers. Réfléchissant à son éventuelle progéniture, Frédéric hésite entre s'installer en Inde, le pays de son amoureuse, ou revenir vivre au Québec. Le confort aseptisé ou une âme et des anticorps endurcis ? Même si c'était une fille ? Car si les inégalités sévissent aussi en Amérique, la plus peuleuse des démocraties mondiales base encore son économie sur l'exploitation outrancière de castes miséreuses traitées en sous-êtres, qui mangent et dorment au sol comme des bêtes après avoir nettoyé des toilettes qu'elles n'ont pas le droit d'utiliser. (Quant aux femmes, n'en parlons pas : les crimes d'honneur pakistanais rapportés par Jasmin donnent le vertige par leur démesure arbitraire.)

Il ne s'agit donc pas d'un livre de plage, mais certainement d'une plage à lire : toutes ces misères que nous nous refusons à voir (alors qu'elles résultent souvent de politiques étrangères occidentales), où les déserts mêlent l'aridité des territoires à ceux de l'ignorance. Car c'est en définitive ce qui se dégage le plus clairement de cette correspondance : de la même façon que certains pays baignent encore dans une sous-éducation qui les tient captifs de la barbarie et de l'exploitation, nous restons encore profondément aveugles à une partie essentielle du monde, qui nous concerne plus que nous ne le souhaiterions. Rien que pour cette plongée dans les points aveugles de l'Amérique, ce livre devrait être enseigné dans tous les collèges. ♦



☆☆☆☆

Frédéric et Jasmin Lavoie
Frères amis, frères ennemis
 Montréal, Somme toute
 2018, 192 p., 21,95 \$

Entendre la voix des Caraïbes

Evelyne Ferron

En revenant sur les révoltes de mai 1968 et leurs conséquences, le géographe Romain Cruse tente de nous faire comprendre le long chemin vers l'émancipation des Caraïbes.

San Juan, la Dominique, Trinité-et-Tobago, la Jamaïque... tant de lieux qui nous font rêver à de longues et magnifiques plages, à des eaux turquoise et à un climat des plus agréables. Mais connaissons-nous les populations qui habitent les Caraïbes ? Si le titre nous laisse croire à une trame historique soutenue et peut-être même chronologique, le lecteur est cependant surpris dès les premières pages. En effet, hormis des citations, de Dany Laferrière et George Orwell notamment, cet essai paru aux éditions Mémoire d'encrier ne nous offre aucune introduction et nous plonge immédiatement dans l'univers musical et social de la Jamaïque de l'après 1968. Qu'on se le tienne pour dit, *Le mai 68 des Caraïbes* du géographe Romain Cruse, enseignant à l'Université des Antilles et de la Guyane (UAG), est un essai qui nous ballote comme un navire, entre les îles et les événements qui ont façonné l'identité moderne des Caraïbes.

Découvrir les facteurs d'émancipation

Ce livre, à la structure quelque peu étonnante, est divisé en chapitres thématiques qui permettent à l'auteur de mettre en lumière divers événements sociaux, politiques, diplomatiques et culturels qui ont amené un vent de renouveau à partir de 1968. Au gré des pages, nous voyageons ainsi dans la Jamaïque des années 1960, un air de Bob Marley bien incrusté dans la tête, puis nous essayons de comprendre les effets des changements de cette décennie et des suivantes à Porto Rico, Cuba, la République dominicaine, Trinité ou la Dominique. À travers les bouleversements vécus par les habitants de ces îles en pleine révolution sociale et culturelle, nous découvrons le poids politique et économique des États-Unis, de même que le rôle du FMI sur le lent développement économique.

Si les petites banques implantées localement ont la réputation – justifiée – d'être particulièrement « frileuses » lorsqu'il s'agit de financer les projets des entrepreneurs (beaucoup moins pour les crédits à la consommation), c'est surtout le rôle des grandes banques internationales qui pose ici question.

Bien que des données très précises soient présentées dans un langage scientifique, l'auteur se permet toutefois de constamment briser le rythme de son essai avec des opinions personnelles présentées au *je* et des explications d'événements par la littérature et surtout les chansons des années 1960. Par exemple, il explique la contestation du régime Batista à Cuba et la corruption sous son règne à l'aide de la chanson de Carlos Puebla, *Y en eso llegó Fidel*: « Ils pensaient rester ici, gagnant leur 100 % d'investissement, avec leurs appartements à louer, alors que le peuple souffrait [...] ».

Au gré des îles, Romain Cruse parvient, malgré un ensemble désordonné, à nous faire comprendre les facteurs qui ont amené les révoltes suivant mai 1968 partout dans les Caraïbes, et à nous

montrer la situation à travers les yeux de ceux qui ont vécu la souffrance, mais aussi lutté pour une forme d'émancipation sociale, culturelle et politique.

Le contexte international

La Caraïbe, on l'oublie trop souvent, n'est pas seulement la fille d'un planteur et d'une esclave. C'est aussi le lieu de rencontre explosif entre les flibustiers et les marrons – ces électrons libres de la grande folie du capitalisme européen – ainsi que les Amérindiens.

Si le sujet central du livre porte sur les causes des mouvements populaires qui ont mené à ces bouleversements, un deuxième thème fondateur se retrouve partout, entremêlé entre les faits locaux : l'interdépendance avec le reste du monde. Impossible de passer à côté des événements en France, en Angleterre et aux États-Unis, qui ont fait écho aux mouvements des jeunes dans les Caraïbes et les Antilles. Impossible aussi de comprendre l'indépendance politique de ces pays par la suite, sans se rappeler le métissage des populations avec les colons espagnols, français et britanniques, de même que les esclaves africains. C'est en intégrant constamment ces rappels internationaux que l'auteur tente de mieux nous faire comprendre le processus de créolisation des Caraïbes, après les mouvements d'émancipation de l'époque.

Finalement, il faut lire cet essai comme on regarde un tricot aux mailles complexes. Le mélange des genres, les constants changements de styles d'écriture même, alternant faits historiques, politique, et expériences personnelles, rendent sa lecture souvent ardue et nuisent à sa compréhension générale. Si on accepte les allers-retours dans le temps, dans l'espace et dans la culture, on peut néanmoins apprécier cette immense courtepoincte colorée présentant des populations que nous, Occidentaux, avons tendance à oublier. Des pays, parfois très petits, qui sont parvenus au nom de leurs idéaux socialistes, anti-impérialistes et anticolonialistes, à changer leur histoire et à entrer dans une nouvelle ère de lutte politique et culturelle. ♦

☆☆
Romain Cruse
Le mai 68 des Caraïbes
Montréal, Mémoire d'encrier
2018, 400 p., 29,95 \$

